« En chantant "L'Aigle", Barbara respire en même temps que ceux qui l'écoutent... Ils forment ensemble l'image que la chanteuse, au fil du temps, a façonnée en mettant son masque devant le miroir de sa loge au théâtre de l'existence. »

« L'Aigle noir » ou le puits sans fond

En dépit de ses mystères, ce titre emblématique de la « chanteuse de minuit » reste toujours l'une des trois chansons préférées du monde de la francophonie. Décryptage d'un « secret-poème ».

PAR PIERRE LANDETTE

Comment écrire à tout le monde ce que l'on ne peut dire à personne ? Écrire ce que les mots ne peuvent dire ? Avec « L'Aigle noir », Barbara impose une confidence inspirée et absolue jusqu'à l'impudeur.

« Une chanson, c'est une conversation », déclarait-elle. Malgré le vacarme, c'est le silence qui frappe pour garder chaque mot. La geste dit tout, les mots rien. En chantant« L'Aigle », Barbara respire en même temps que ceux qui l'écoutent... Ils forment ensemble l'image que la chanteuse, au fil du temps, a façonnée en mettant son masque devant le miroir de sa loge au théâtre de l'existence.

Les yeux à fleur de tempes, Barbara ressemble à son monde : tellement noir, tellement lumineux.

Barbara interprète « L'Aigle » pour la première fois en 1970. Le succès immédiat de cette conversation est toujours là, à tel point que, désormais, la plupart des gens représentent Barbara en aigle. Alors que « la chanteuse de minuit » est décédée en 1997, un sondage (BVA, 30 mai 2015) nous enseigne qu'elle arrive en tête avec « L'Aigle noir » : une des trois chansons préférées des francophones... Pourtant, « L'Aigle » est la chanson la plus difficile à déchiffrer de tout son répertoire. Il est un secret-poème qui dresse autour de lui mille et une barrières de musique et de mots (dans la version initiale, très symphonique, Barbara utilisait un orchestre). Il offre un aspect syncrétique en ce sens qu'il peut être relié, avec liberté, à de multiples sources culturelles ou religieuses. (...)

La voix nue se débat puis, le cœur, plus fort que la volonté de se taire, force l'aveu. Barbara raconte avec tant d'énergie un drame qu'elle en assure, dans le même moment lié, l'effacement. Elle cherche, ici-bas et là-bas, entre chute et ascension, sa plénitude en déployant toutes ses magies. Elle parle d'un monde qu'elle a abandonné depuis longtemps. Dans le deuil, la mémoire est à la même mesure que l'oubli et, en chantant, comme une grande tragédienne, Barbara suspend tout, rejoint sa vérité, avance note après note, mot après mot, recherche une lumière... dans « L'Aigle », elle est un être qui se livre sans volonté, puis parle à l'oiseau numineux qui s'est abattu pour prendre le pouvoir absolu. Ce fauve noir venu d'ailleurs est mystère et terreur, il saisit puis abandonne sans recours. À la fin du poème, en effet, tout s'inverse. Il repart, laissant le corps de la proie avec toutes ses faiblesses. Elle était endormie, dans la lune, et la réalité est tombée. Comme une mystique, Barbara parle-t-elle du chemin étroit que suit son âme ou bien est-ce son âme même qui vit une expérience d'union avec l'aigle divin, un Être nuptial dont l'identité ne peut être avouée ? Dans le poème, il y a bien un enfoncement, une montée en extase, une dérive, un déclin, accompagnés par une musique qui s'élève en cascade...

Est-ce une réalité ? L'aigle, dans la main, a-t-il vraiment glissé son cou ? Barbara, en fournissant des métaphores très hardies, ouvre en

deux le monde, fend le symbole. Conjugue le visible et l'invisible, le présent et l'ailleurs. Tout bascule et le poème nous prend, paroles et musique, dans une spirale sans fin. Remarquable interprète, Barbara chante en appuyant sur toutes les consonnes, comme les chantres de synagogues, les gitans ou les muezzins. Ce qui lui chaut est d'avoir encore le besoin, le jeu de brûler en retrouvant l'énergie perdue, la paix. L'aigle a volé un trésor en pleine lumière ou en pleine nuit. Au passage de l'oiseau, qui est spatialement et temporellement une parenthèse ouverte puis fermée..., il y a la lumière, une ombre dans l'ombre, la lumière à nouveau. Les sons, les mots du poème, sont à l'esprit comme à la chair les serres de l'oiseau. Au cœur de l'envergure repliée, un rendez-vous de déchirure, concrètement le chaos.

LE CHAOS DE L'INFRACTION

(...) Dans « L'Aigle noir » de Barbara, lorsque ce monstre merveilleux faiseur de pluie s'approche, il est ivre de violence comme l'oiseau (aigle ou vautour) qui dévore Prométhée, aussi terrifiant et magique que la théophanie de l'aigle de l'Apocalypse[1] volant au zénith. Il réveille l'enfant plongé dans ses rêves d'enfant (je m'étais endormie – comme Europe couchée près d'un lac où gît l'espérance) pour commettre ce que les Grecs anciens nommaient « até », l'erreur démente qui, comme l'hybris, écrase tragiquement par le dépassement de la mesure et abîme le for de la conscience. Aucune prière, aucune litanie, aucune lamentation ne change alors le destin. L'animal commet.

Pour évoquer le chaos de l'infraction, Barbara repousse les limites de l'anthropomorphisme et, en véritable synesthète, utilise les couleurs sans les nommer. L'aigle aux plumes noires comme la nuit, a les yeux rouge sang (rubis) tel un oiseau devenu blanc, un front de lumière (mille feux) couronné par une pierre noble et borgne : un diamant dont les reflets ne sont que bleus et qui sert de fascinum, de mauvais œil comme celui d'un cyclope, cet Éros-goyesque, monstre imprévisible ivre de ses déchaînements phalliques, incarnation de la conjonction sexuelle possible et illicite, contre-nature.

C'est ce même couronnement que l'on trouve dans le poème de Barbara « Amours incestueuses », le même surgissement dans la lumière, le même diamant de l'oiseau roi. Dans cette chanson, avec une intensité similaire, un roi, tombé sur la terre, surgit, les frontières sont brisées par la déchirure d'amours tueuses. Barbara fait brûler une cathédrale dans laquelle les amours incestueuses, à peine nées, sont déjà condamnées, à l'instar d'Anaïs Nin[2] qui écrit, entre déni et idéalisation, sa relation érotique avec un père qu'elle retrouva, elle aussi, seulement à l'âge adulte. (...)

« Quatre plumes... », écrit Barbara dans un couplet très rarement interprété puis abandonné définitivement... Quatre plumes noires abandonnées par l'oiseau ? Une larme, un rubis... Pourquoi cette comptabilité révélée qui contredit l'entame confuse du poème et la suite ? Un beau jour... ou quatre fois ? Quatre plumes, peut-être... ? Un matin, le froid, la solitude, le chagrin... : le chaos.

Bien après Barbara, Christine Angot[3] mettra, avec distance, ses mots sur l'indicible de ces amours. Sont-ils ceux de l'histoire étrange intitulée « Marie Chenevance » que chante Barbara ? Ces amours donnés en pâture aux chiens de l'ancestrale fable du viol de Canacé (celle qui chante) par son père Éole ? Sur le registre de la confidence, Eva Thomas[4] et Nathalie Schweighoffer[5] ont, elles aussi, posé leurs mots. Ces femmes disent l'offense faite à l'enfance sacrifiée, cette chiennerie tel qu'en Afrique le peuple samo nomme exactement l'inceste. Elles écrivent ce que disent les fillettes ou les jeunes gars dans l'intimité

AVEC LA MÊME INTENSITÉ QUE DANS LA SCÈNE DÉCRITE PAR LUC, OÙ JÉSUS VOIT SATAN TOMBER DU CIEL.

judiciaire des assises[6], écho de ce crime-familial dans un huis clos public pour lequel il n'existe pas d'étude relative aux conséquences, parfois fatales, de la douleur de dire.

(...) Dans les années 1980, lorsque Yvette Roudy, alors ministre, mettra en place le premier numéro vert pour venir en aide aux victimes de viol, le téléphone sonnera souvent... non pas tant pour des agressions sexuelles de rue (comme on le croyait) mais pour celles commises au sein des familles. Au bout du fil, on dénonçait, aux dévouées standardistes l'inceste global : encore une fois le chaos. Alors, les autorités prenaient mesure de l'ampleur de cette violence impensable. Depuis la Convention internationale des droits de l'enfant (1989), la protection des jeunes victimes s'améliore petit à petit... et la parole des mineurs semble moins disqualifiée. (...)

La proximité du texte de « L'Aigle » avec le contexte incestueux de la société exclut le hasard : les mots de « la chanteuse de minuit » sont bien choisis. Elle parle d'un diamant duquel jaillit un faisceau blanc-bleu qui aveugle et transperce au cœur même de la parenthèse offerte par l'envergure sombre et enveloppante de cet homme-oiseau-roi noir et blanc aux yeux rouges. Ce rai de forge éclaire ce qui est caché. Saigne le cœur. Cette lumière érogène est celle d'un court-circuit, d'un péril majeur. Aucune image apotropaïque ne peut faire reculer l'éclair de l'oiseau-mâle. Barbara, avec cette folie en face, ne nous permet pas de douter de la divinité terrifiante de cet aigle noir et décrit très précisément le fatalisme astral d'une séduction masculine absolue : semblant tomber du ciel, surgissant de nulle part, comme le vent, viendra l'oiseau roi couronné, capable au pays d'autrefois, d'allumer le soleil, d'être faiseur de pluie et de faire des merveilles. Les mots de Barbara sont presque ceux du *Deutéronome*[7] qui prophétise : du bout du monde viendra l'aigle barbare au visage farouche sans égard pour l'enfant... La parenthèse, qui avait crevé le ciel pour fondre sur la jeune fille endormie, se referme sur elle dans un bruissement d'ailes. Quand l'aigle replie ses ailes noires sur l'enfant, « plus rien ne s'oppose à la nuit », tel que le chante Alain Bashung[8] ou l'écrit Delphine de Vigan[9] dans son récit familial. Dans « la Nuit aux ailes noires », antique expression de la poésie lyrique grecque[10] pour désigner la déesse (Nyx, la Nuit) qui porte l'Éros orphique doux-amer et surpuissant, la terreur gagne. Avec la même intensité que dans la scène, décrite par l'évangéliste Luc, où Jésus, avant de triompher, voit Satan tomber du ciel[11]. (...)

Fourches du diable, l'essentiel de l'aigle ce sont ses ailes[12]. Au relais des visions de Daniel et des mystes païens, la tradition chrétienne fera de l'aigle qui voit tout (Panoptès), pour parler de l'âme, l'animal de Jean, apôtre de l'Esprit, l'évangéliste témoin à Patmos, de l'apparition du Sauveur provenant des sept flammes d'un chandelier symbole de la spiritualité[13]. Le *Coran*[14] lui aussi reprend bien cette idée du fatum, de l'attachement de l'esprit à un oiseau : ... à chaque homme est attaché un oiseau comme équivalent totémique de l'âme. Toutes les formules hymniques et hermétiques au sujet de l'aigle nous disent que, même à l'instant de l'heure la plus chaotique, conçue comme

l'entame de la métamorphose, le retour du paradis au présent devient possible par l'oiseau. Dans la Plaine élyséenne de l'Âge d'or, les Bienheureux s'endorment !

Au Psaume 103, la création n'est-elle pas celle de l'aigle : tu as déployé tes ailes comme un voile et établi ta demeure au-dessus des eaux... à ta menace, elles reculent... tremblent d'effroi... ?

Cette toute-puissance permettra à l'aigle d'être au cœur des paternelles symboliques impériales, rappelant à tous, pour survivre, la force de la vraie foi : celle que toujours le pouvoir du prince nomme science.

Bonne fortune ou mauvais augure, les aigles impériaux de la colonne Trajane seraient-ils, comme oiseaux célestes, de faux anges ou de vrais vautours ?

1. Proclamation des malheurs – VIII, 13
2. Anaïs Nin, *Inceste, journal inédit et non expurgé des années 1932-1934* (éd. Le Livre de poche, 2002)
3. Christine Angot, *L'Inceste* (éd. Stock, 1999)
4. Eva Thomas, *Le Viol du silence* (éd. Aubier, 1986)
5. Nathalie Schweighoffer, *J'avais douze ans* (éd. Pocket, 2002)
6. En France, environ 25 % des affaires sont des incestes révélés. Selon quelques estimations, les victimes seraient plus de trois millions.
7. *Deutéronome* XXVIII, 49-50
8. Alain Bashung, « Osez Joséphine » (1991)
9. Delphine de Vigan, *Rien ne s'oppose à la nuit* (éd. J.-C. Lattès, 2011)
10. Sappho, *Papyrus de Berlin* 9722 – fr. 5
11. Luc X, 18
12. Tétramorphe – Ézéchiel I & Apocalypse IV, 7-8
13. Ou des flammes de sept chandeliers selon d'autres interprétations
14. *Coran* XVII, 3

Ce texte est extrait de *La Parenthèse de l'Aigle* (éd. TriArtis).